

« Nous avons découvert la dimension sacrée de la vie »

15 mai 2015 / Entretien avec Marc de la Ménardière



Le film documentaire *En Quête de sens* remplit des salles dans la France entière. Succès inattendu pour ce film à petit budget, qui a été distribué grâce au financement participatif. L'histoire ? Celle des deux réalisateurs, partis à la rencontre de personnalités militantes, savantes et spirituelles. Rencontre avec Marc de la Ménardière, co-réalisateur.

C'est un film qui aurait pu passer inaperçu, comme beaucoup de documentaires à petits moyens. Pourtant, *En Quête de sens* a déjà réussi à attirer 40 000 spectateurs, dans plus de 165 salles en France et en Belgique. Un succès inattendu pour les deux jeunes réalisateurs : Nathanaël Coste, caméraman et géographe de formation, et Marc de la Ménardière, diplômé d'une école de commerce. D'autant plus que la diffusion du film est basée sur la participation citoyenne - chacun peut faire en sorte que le film soit projeté dans sa propre ville.

La clé du succès réside peut-être dans le concept du film : l'histoire vraie d'un jeune homme, Marc, qui travaille dans une firme agroalimentaire à New-York où il essaye de convaincre le consommateur des atouts de l'eau en bouteille. Un jour, son ami d'enfance Nathanaël lui rend visite et lui laisse une série de documentaires sur l'état de la planète. Peu de temps après, Marc est immobilisé chez lui pendant deux mois, à cause d'une jambe cassée : il regarde les documentaires et le déclic se produit. Il décide d'embarquer pour l'Inde, rejoindre Nathanaël pour un voyage au long cours, afin de s'interroger sur le fonctionnement de notre société.

Reporterre a rencontré Marc de la Ménardière dans un café parisien, tout près de la gare du Nord. C'est un homme pressé qui s'est présenté, peu de temps avant de prendre un train pour aller parler de son film à Calais. En ce moment, il en assure lui-même la promotion. Nathanaël, quant à lui, consacre du temps à son nouveau métier : celui de papa.



Reporterre - A quoi ressemble votre vie en ce moment ?

Marc de la Ménardière - A une course ! On doit assurer le travail de producteur, de distributeur et de réalisateur, trois métiers à gérer. C'est l'inconvénient du circuit court au cinéma : on est beaucoup sollicité. Au début, on ne se rendait pas compte, on était contents que ça prenne. On est allé voir un distributeur, il nous avait dit que notre film serait peut-être projeté dans une salle à Paris, une en banlieue et un peu en province... Mais on est déjà à 165 salles et 40 000 entrées ! Lors de la projection à Rennes, 250 personnes n'ont pas pu entrer dans la salle.

Les gens en parlent autour d'eux, on sent qu'il se passe quelque chose. Mais il faut bien le gérer. On essaye de faire le maximum de projections mais on commence à atteindre nos limites, on est fatigués. Dans le film, on prône le ralentissement mais là on accélère ! Enfin, on ne se plaint pas trop, car c'est super intéressant de se rendre compte qu'en France, il y a un vrai tissu associatif : quand on arrive dans une salle qui est remplie, avec un débat qui marche, c'est grâce au travail des associations.

Je vis en partie à Paris mais régulièrement, je sors de la ville, passer du temps dans la nature. Par exemple, pendant la réalisation du film, on allait vers Montargis, chez une famille qui a voyagé et qui est en lien avec les traditions d'Amérique du nord et du sud. Ils pratiquent une agriculture respectueuse de l'environnement.

Régulièrement ils nous ouvraient leur maison : on allait les aider, passer du temps avec eux, jouer de la musique. C'est important d'avoir des lieux où on peut se ressourcer et où trouver une dimension artistique, paysanne, spirituelle et une vraie convivialité.

D'après vous, qu'est ce qui a parlé aux gens dans votre film ?

C'est une histoire personnelle autour d'un questionnement universel. Les réponses sont apportées par des gens cohérents entre ce qu'ils disent, ce qu'ils pensent et ce qu'ils font. Ce sont des personnes lumineuses, exemplaires.

On essaye de ne pas culpabiliser le public parce que nous-mêmes, à travers le questionnement qu'on a dans le film, on se dit que c'est difficile de changer dans notre société et on se demande comment trouver notre place dans un système malade.

On parle de la quête de soi : je pense que tout le monde se demande à quoi il contribue. On est dans un monde qui a tellement peu de sens !

Les gens ont découvert, à travers des documentaires, pourquoi le monde ne va pas bien : la marchandisation du vivant, la prise de pouvoir des grosses entreprises notamment multinationales, l'accaparement des terres... Maintenant, ils se demandent comment on peut changer ce monde.

- *La bande-annonce :*

Dans le film, on voit que tu travaillais dans une entreprise multinationale aux Etats-Unis. Mais avais-tu déjà une sensibilité à l'environnement et à l'écologie dans ton éducation, là où tu as grandi ?

J'ai grandi à Fontenay-sous-Bois dans le Val-de-Marne. Mes parents sont éducateurs spécialisés, ils travaillaient dans un foyer à côté de chez nous. J'avais fait des colonies de vacances comme animateur, avec des jeunes un peu difficiles.

J'ai aussi vécu en Bolivie pendant six mois où j'ai fait un stage autour d'un projet de développement de l'écotourisme. C'est là que j'ai pris une première claque ! J'ai rencontré des communautés de paysans de l'Altiplano et de l'Amazonie, nous avons fait de grands ateliers tous ensemble, où on questionnait l'impact du tourisme et d'une certaine forme de modernité sur leur mode de vie communautaire.

J'ai fait une école de commerce à Paris, suivie d'un master en négociation internationale à la Sorbonne. J'aimais bien les voyages et je voulais des compétences pour faire autre chose ensuite. J'ai décidé de travailler dans le monde de l'entreprise un petit bout de temps, pour apprendre des choses et pour rembourser les prêts, ce genre de trucs.

Et puis, l'opportunité de travailler au Etats-Unis s'est présentée. C'est là que je me suis un peu oublié. Parce que c'était New-York, la vie facile et ça fonctionnait bien.

Mais à un moment, j'ai senti que j'étais en décalage. Mon père était venu me voir : je lui avais dit que j'aurais besoin de deux mois au lit pour lire des livres et regarder les documentaires de Nathanaël. Le soir même, je me suis cassé la jambe ! Il faut faire attention à ce que l'on demande. Un chaman a dit un jour : *« Fais attention à ce que tu demandes : si tu demandes une BMW, tu peux aussi la prendre à un carrefour ! »*

Dans le film, le visionnage des documentaires que Nathanaël t'a laissés est comme un déclic pour quitter ton emploi et partir en voyage. Etait-ce une révélation ?

J'avais compris que ça n'allait pas bien, mais pas jusqu'ou, vers quoi le système nous poussait. Il y a eu la question de l'eau, à laquelle je n'avais pas réfléchi : je me disais que là où je travaillais, c'était sympa, une belle boîte. Mais derrière, il y a l'enjeu de la marchandisation de l'eau. Dans le film *We Feed the World*, le PDG de Nestlé dit que d'un côté, il y a les extrémistes qui pensent que tout être humain doit avoir accès à l'eau et de l'autre, les gens comme lui, qui disent que l'eau est une denrée alimentaire avec une valeur marchande.



Là, je me suis interrogé. J'en ai parlé à mes potes. Ils m'ont répondu que j'étais en plein dans ce système et que je n'étais pas cohérent de le critiquer de l'intérieur. J'ai hésité à faire du développement durable dans cette même entreprise. Et puis, j'ai senti que je devais faire autre chose : aller à la rencontre d'autres visions du monde. Je savais qu'en voyageant, on lâche prise et qu'il y a toujours de belles rencontres.

Aviez-vous fait du cinéma avant ?

Nathanaël avait réalisé un film. Il connaissait déjà la caméra. On a appris au fur et à mesure. D'ailleurs, on le voit dans le film : l'image s'améliore, progresse au niveau du cadrage, du positionnement. Le montage a été très long ! Et on a fait plein d'erreurs. Mais ça compte dans le film, ce côté un peu amateur. On a vraiment mis nos tripes dans la manière de filmer, dans le montage qu'on a fait nous-mêmes. C'est notre énergie qui est là et qui touche, parce que le public sent que c'est personnel.

Comment avez-vous choisi les personnalités du film ?

On en a ciblé certaines, comme Vandana Shiva [*grande figure de l'altermondialisme en Inde et prix Nobel alternatif 1993, NDLR*]. Les autres, c'était un peu de la chance, même si on ne croit plus trop à la chance après ce film-là. Vandana Shiva nous a invités à son séminaire sur Gandhi et la mondialisation : il y avait Sathish Kumar [*penseur indien, célèbre pour sa marche de 12 000 kilomètres sans argent afin d'aborder avec les principaux chefs d'Etats la question du désarmement nucléaire*], le premier ministre du Tibet, des intellectuels indiens. Là on avait déjà l'essentiel et une grande partie des réponses. Avec eux, nous avons abordé le thème de la désacralisation de la nature qu'incarne cette exploitation par les sociétés industrielles. Comment les petites cultures et le côté communautaire ont été cassés pour envoyer tout le monde à l'usine. Nous avons appris que pour résoudre les crises écologiques et sociétales, il fallait d'abord questionner notre rapport à la nature et à la dimension immatérielle de la vie.

On a essayé de creuser un peu plus. On est parti au Mexique et on a mis en œuvre la même technique : on prend la caméra et on voit ce qui arrive. Et plein de choses sont arrivées ! Ensuite, on a essayé de rencontrer des personnes qu'on avait découvertes en lisant des livres, comme Bruce Lipton [*professeur en biologie moléculaire, spécialiste des effets du psychisme sur le corps*]. Il y avait certains incontournables : Pierre Rabhi par exemple, pour l'ensemble de son œuvre. Certaines rencontres sont survenues à la toute fin : là c'était un peu compliqué. On a voulu les mettre dans les bonus mais ce qu'ils disaient était tellement fort qu'il a fallu leur faire une place dans le film. Ce fut un énorme travail de démontage et de remontage pour que ça fonctionne. Résultat final, il y a au moins quatorze versions du film !

Comment tes proches ont-ils vécu ton projet ?

Ma famille s'est reconnue dans les valeurs du film. Mais j'ai senti qu'ils craignaient pour ma situation économique, en se disant que tout de même, travailler dans une entreprise multinationale, c'est la sécurité de l'emploi. Parfois, ton propre cercle et ses projections t'empêchent d'aller plus loin. C'est peut-être ça qui est dur dans l'idée de faire un nouveau monde : l'ancien est rentable économiquement et pas le nouveau. Pour certains, soit tu es dans une entreprise, soit tu es un hippie qui plante des carottes ! Il y a un entre-deux à trouver. Moi-même, je suis allé planter des carottes, j'ai fait un stage d'agriculture biologique, mais je n'ai pas eu le coup de foudre pour le métier de maraîcher.



Quels sont vos projets ?

Avec le **mouvement Colibris**, on va continuer à collaborer sur cette dimension inspirée, mettre en avant d'autres modes de vie, permettre à la société civile d'échanger sur ses bonnes pratiques. Moi j'aimerais bien travailler un peu dans l'éducation, parce que ça me tient à cœur.

On veut réfléchir à une manière de continuer à partager, à trouver des outils, des animations. Peut-être faire un autre film mais sous une autre forme, parce que celui-là était vraiment spontané. On a créé une association de production, **Kamea Meah**, pour aider les personnes qui veulent réaliser un film ou pour les conseiller dans la diffusion en circuit court.

En quoi cette expérience vous a-t-elle changé ?

Elle a changé notre rapport au monde, à la nature, à nous-mêmes. On a découvert cette dimension sacrée qu'on n'avait pas avant : il y a le monde que l'on voit, la matérialité et il y a aussi la dimension de l'intériorité, la dimension poétique de la vie. On se dit que la planète fait partie de nous. Se sentir appartenir à cette force créatrice, ça nous donne une énergie, ça nous permet d'avoir un autre rapport à la nature et aux autres.

Ce n'est pas concret. C'est comme cette histoire du petit yogi. On lui demande :

« *Qu'est ce que vous faisiez avant d'être éveillé ?*

- *Avant je coupais du bois.*

- *Et maintenant qu'est-ce que vous faites ?*

- *Maintenant, je coupe du bois. »*

C'est la même chose qu'avant mais simplement c'est la présence avec laquelle on fait les choses qui a changé ! On fait aussi plus attention au quotidien, à ce que l'on fait, à ce que l'on achète, est-ce qu'avec notre pouvoir d'achat on participe à un monde qui est destructeur ou non...

On ressent davantage le besoin d'être proches de la nature, le besoin de la communauté, de se sentir appartenir à un groupe, de se construire avec des gens qui ont des valeurs différentes, de pouvoir s'impliquer un peu plus aussi dans le concret.

- Propos recueillis par Flora Chauveau

Lire aussi : « Pour changer la société, il faut raconter une nouvelle histoire »

Source : Flora Chauveau pour *Reporterre*

Photos :

- . Chapô : Les deux auteurs, Nathanaël Coste derrière la caméra et Marc de la Ménardière devant. (crédits Kamea Meah)
- . Portrait : Flora Chauveau pour *Reporterre*
- . Vandan Shiva : crédits Régis Austruy
- . Satish Kumar : crédits Kamea Meah

- Emplacement : Accueil > Editorial > Entretien >
- Adresse de cet article : <http://www.reporterre.net/Nous-avons-decouvert-la-dimension>